

## Le débat anthropologique contemporain

Notre interrogation porte sur l'intelligence humaine, eu égard à ce que les études scientifiques nous font découvrir en ce qui concerne le comportement animal. Faut-il admettre une émergence progressive des facultés intellectuelles humaines à partir d'une réalité observable chez les animaux ? Dans une telle hypothèse il devient légitime de parler d'intelligence animale pour désigner l'ébauche de ce qui chez l'homme mérite pleinement le nom d'intelligence. Faut-il plutôt souligner que l'intelligence humaine est une faculté originale qui indiquerait de manière claire la différence entre le monde humain et le monde animal. Dans une telle hypothèse, on ne saurait parler d'intelligence animale sinon par équivoque comme lorsqu'on parle d'intelligence artificielle. Une troisième hypothèse pourrait être forgée à partir des deux premières. Ne pourrait-on pas admettre que l'intelligence humaine est la forme originale d'une faculté déjà existante chez les animaux supérieurs ? Il faudrait alors renoncer à la caractérisation traditionnelle de l'homme pensé comme animal doué d'intelligence. Il faudrait admettre que l'intelligence comme susceptible d'être spécifiée par une propriété caractéristique de l'humanité.

Il s'agit là de questions anthropologiques dont l'importance n'échappe à personne. Et de la réponse à ces questions dépend le statut même de l'anthropologie. Existe-t-il une anthropologie philosophique ayant son objet propre ou bien faut-il admettre que la philosophie doit recevoir de la biologie toute compréhension possible de l'être humain. Avant de me prononcer comme théologien sur de telles questions il me semble intéressant de constater que ce débat a été exposé par deux philosophes contemporains Luc Ferry (LF) et André Comte-Sponville (ACS) dans un ouvrage, *La sagesse des modernes* (Robert Laffont, Paris, 1998) qu'ils ont écrit en commun. Remarquons que nos deux auteurs ont su aborder ces questions de façon rigoureuse en évitant toute forme de jargon. Ils estiment que la pensée ne perd pas en sérieux et en profondeur lorsqu'on s'exprime clairement et en s'engageant de façon personnelle. L'un et l'autre s'accordent sur les principes moraux fondamentaux qu'ils identifient en gros aux droits de l'homme. Mais s'opposent sur le sujet précis qui nous occupe aujourd'hui. ACS affirme au nom d'un matérialisme résolu la continuité entre l'homme et l'animal et considère que la morale se comprend à partir d'une origine inscrite dans la nature biologique. Je parlerai à son sujet de matérialisme moral. LF estime que la morale se fonde sur la liberté. Il voit dans cette liberté le propre de l'homme. Je présenterai d'abord le matérialisme moral puis les objections que lui adresse LF et terminerai en prenant personnellement position sur ces questions

### ***I Le matérialisme moral***

Il convient de ne pas confondre le matérialisme au sens philosophique avec le matérialisme vulgaire. Pris au sens philosophique le matérialisme affirme qu'« il n'y a pas de réalité séparée de la matière, ni monde intelligible, ni Dieu transcendant ni âme immatérielle » (ACS 33). Le point délicat à saisir est que le matérialisme ne considère pas la pensée et la spiritualité comme illusoire. Simplement il postule que « la vie de l'esprit est tout à la fois produite et déterminée par la matière » (LF 21). Cela nous permet de comprendre que le matérialiste n'est pas forcément quelqu'un d'immoral. Il peut vivre selon une morale très élevée mais il affirme que ces principes moraux ne viennent pas d'un monde séparé mais ce monde-ci que la science observe, de ce monde dont l'homme et son histoire et sa culture sont des éléments.

Les découvertes actuelles fournissent de nombreux arguments à cette thèse. Le fait de pouvoir localiser les émotions dans le cerveau et de pouvoir les inhiber et les provoquer artificiellement montre que la vie psychique est enracinée dans le fonctionnement neuronal. Quant à la vie intellectuelle, elle s'enracine aussi dans des circuits nerveux que les spécialistes mettent en lumière. Par ailleurs, le développement des organismes vivants s'explique en faisant appel à la biologie moléculaire et que la théorie synthétique de l'évolution suffit pour rendre compte de l'apparition des formes vivantes de plus en plus variées et complexes.

Tout semble donc indiquer que la science contemporaine donne au matérialisme une nouvelle crédibilité. L'objection principale qui vient à l'esprit est celle de la moralité. Et c'est par là que le débat touche à notre sujet. En effet, la plupart d'entre nous avons tendance à penser que la morale est un phénomène spécifiquement humain et irréductible à la biologie. Bien plus, la moralité semble s'opposer à loi du plus fort et à la sélection naturelle qui semble à première vue être la règle dans le monde animal.

A cette objection ACS répond en faisant appel à « l'effet réversif de l'évolution ». L'expression a été élaborée par Patrick Tort pour désigner une théorie que Darwin avait esquissée non dans l'origine des espèces, son ouvrage le plus connu, mais dans la descendance de l'homme. Pour Patrick Tort l'effet réversif de l'évolution est un paradoxe qui peut se formuler ainsi : « la sélection naturelle, principe directeur de l'évolution impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour la vie, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale dont la marche vers la civilisation tend à exclure de plus en plus, à travers le jeu lié de l'éthique et des institutions, les comportements éliminatoires. En termes simplifiés, la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle ».

Pour expliquer ce paradoxe Patrick Tort rappelle que la sélection naturelle « sélectionne non seulement des variations organiques présentant un avantage adaptatif, mais aussi des *instincts*. Parmi ces instincts avantageux, ceux que Darwin nomme les *instincts sociaux* ont été tout particulièrement retenus et développés, ainsi que le prouvent le triomphe universel du mode de vie *social* au sein de l'humanité, et la tendancielle hégémonie des peuples "civilisés". Or dans l'état de "civilisation", résultat complexe d'un accroissement de la rationalité, de l'emprise grandissante du sentiment de "sympathie" et des différentes formes morales et institutionnelles de l'altruisme, on assiste à un *renversement* de plus en plus accentué des conduites individuelles et sociales par rapport à ce que serait la poursuite pure et simple du fonctionnement sélectif antérieur ».

Darwin comme tous les grands génies avait pressenti les conclusions dangereuses que l'on pouvait tirer de sa thèse et qui de fait ont été développées par des idéologies racistes et eugénistes. Il avait d'avance prévenu que de telles conclusions ne s'imposaient pas. La sélection naturelle pouvait jouer au niveau des organisations sociales et donner ainsi un avantage aux organisations qui se fonderaient sur l'entraide et le soutien des plus faibles.

Cette théorie de l'effet réversif de l'évolution nous permet de comprendre comment le matérialisme le plus radical peut coexister dans la pensée d'ACS et de bien d'autres avec l'affirmation selon laquelle il existe une morale universelle. « N'est-ce pas à un tel processus d'universalisation croissante que nous assistons aujourd'hui autour de ce que l'on appelle les droits de l'homme » (ACS 40)

A ce matérialisme Luc Ferry oppose un humanisme transcendantal qui se reconnaît héritier de Kant. Mais au lieu de simplement considérer, comme beaucoup de ses collègues, que le problème posé par la science moderne a été réglé une fois pour toutes par le philosophe de Königsberg, il s'efforce de le penser à nouveau frais en tenant compte de la manière dont se pose la question dans le climat scientifique contemporain.

## **II Les objections de Luc Ferry**

### **La liberté**

Luc Ferry reproche au matérialisme de méconnaître la liberté comme capacité caractéristique de l'homme. Il souligne que depuis Rousseau et Kant, la liberté est pensée précisément de ne pas suivre la nature, de s'affranchir des conditionnements historiques. Cette liberté est particulièrement manifeste dans la capacité qu'a l'homme de faire le bien et mal. L'action morale désintéressée, le sacrifice et en sens inverse l'excès du mal et l'inhumanité de certains comportements ne peuvent trouver d'explication dans la nature corporelle et animale de l'homme. Un humanisme rigoureux doit reconnaître que « l'humain est excès ou qu'il n'est pas. C'est cela le divin ou le diabolique en lui que les grandes religions ont essayé de nommer en l'extraposant dans une entité extérieure à l'homme c'est cela leur vérité elles ne se contentaient pas comme dit le matérialiste d'extraposer un besoin ou une peur mais aussi une réalité sacrée, celle de cet excès, de cette liberté » (LF 31).

Il faut noter que sur ce point le matérialisme d'ACS n'est pas le déterminisme absolu qui a pu être développé par le passé. Il envisage une marge d'indétermination dans la nature qui rendrait possible la liberté humaine comme spontanéité du vouloir. Mais cette liberté ne serait pas la liberté au sens métaphysique la liberté d'indifférence conçue par Descartes, de Kant de Sartre ou de Luc Ferry. (ACS 254)

Il faut reconnaître que les philosophies de la liberté ont beaucoup moins de force face à ce matérialisme non déterministe que face au déterminisme classique. En effet s'il fallait supposer que la réalité observable était

entièrement déterminée au sens de Laplace nous n'aurions que le choix entre le fatalisme et l'affirmation d'une liberté transcendante. Mais s'il est vrai qu'un tel déterminisme ne s'impose pas, alors il est fort possible que le sentiment que nous avons de disposer d'une certaine marge de manœuvre ne soit pas une illusion. Mais, dans cette hypothèse, on ne peut pas refuser aux animaux une semblable marge de manœuvre. Tout nous porte à penser d'ailleurs que cette marge de manœuvre se développe en lien avec la complexité du système nerveux central. Il en résulte que ce n'est pas là que l'on pourrait situer la spécificité de l'homme et le lieu de la transcendance. Les philosophies de la liberté qui se nourrissent en fait de leur opposition au déterminisme scientifique perdent leur vigueur lorsque ce déterminisme n'est plus affirmé.

### **La contradiction performative**

Nous avons noté que, contrairement à ce que beaucoup pensent spontanément, le matérialisme n'est pas nécessairement un immoralisme. En ce qui concerne ACS, son matérialisme s'accompagne d'une philosophie morale dont on doit reconnaître la qualité même si on ne souscrit pas à toutes ses affirmations. ACS distingue l'éthique qui concerne la recherche d'une vie bonne et la morale et qui fixe les règles de la vie en commun. Cette morale pour être issue selon lui d'une longue évolution n'en a pas moins valeur de vérité. Or c'est sur point que Luc Ferry détecte il nomme une contradiction performative. Précisons le sens de cette expression. Alors qu'une contradiction interne se repère au cœur du discours une contradiction performative se repère entre ce qui est et le fait de le dire. Ainsi l'affirmation d'un scepticisme radical n'est pas compatible avec le fait de discuter de faire valoir des arguments. Dans quelle mesure le discours matérialiste tombe-t-il sous le verdict de contradiction performative ?

Il est clair que ACS écrit et parle pour promouvoir des valeurs morales. Et parfois son engagement (contre le racisme la torture des enfants etc. ACS 122) a une portée absolue. Pourquoi alors dans son discours affirme-t-il que les valeurs morales ne sont pas fondées mais seulement expliquées par la nature, l'histoire la culture etc ? Telle est la question que lui pose Luc Ferry (LF125). Il y a une contradiction entre le contenu (relativiste) de son propos et le caractère absolu de son engagement personnel. Cette contradiction il semble l'assumer en reconnaissant la part d'illusion présente lorsqu'il affirme comme absolument valables certains de ces choix moraux. Mais comment vivre selon une illusion en sachant que c'est une illusion ?

### **III Le statut de la morale**

ACS et LF s'accordent en fait pour identifier ce qu'ils nomment moral à un discours normatif. Mais pour LF une norme expliquée par son origine perd de ce fait sa valeur normative tandis qu'ACS le nie. Mais cette identification de la morale à un discours normatif est elle satisfaisante ? Il faut bien le reconnaître une pure norme envisagée comme telle n'a aucune efficacité. Pour qu'une norme soit efficace il faut qu'elle passe par la médiation d'une réalité psychique. Cela peut être, soit la crainte d'une sanction dont nous menace un corps social, soit une intériorisation de la norme à travers une inclination, une habitude ou un sentiment de culpabilité. A vrai dire le premier mode d'influence se ramène au second. Car une société ne peut menacer les individus de façon crédible que si le plus grand nombre a plus ou moins intériorisé la norme en question.

Ce que ACS nomme morale est en fait cette norme intériorisée que Darwin nommait instinct social. Il est fort possible qu'un tel instinct ait son origine dans les groupes animaux et qu'il ait été sélectionné tout au long de l'histoire évolutive. Le matérialisme moral serait parfaitement cohérent si cet instinct ne rencontrait pas d'obstacle. Or ce n'est manifestement pas le cas. Il y a un conflit entre des instincts égoïstes et des instincts altruistes.

Comme, de fait, ce conflit trouve une solution il faut admettre soit une prépondérance psychique de certains instincts sur les autres soit une régulation de ces instincts par une instance supérieure. Un matérialisme moral, étant un matérialisme ne peut que refuser la seconde hypothèse et affirmer la première, mais étant moral, il doit conclure à la prépondérance croissante des instincts altruistes.

C'est ici me semble-t-il qu'apparaît la véritable contradiction performative de ceux qui défendent de telles thèses. Car leur effort pour penser, et propager leurs idées montre bien qu'ils cherchent à promouvoir cet altruisme et que donc que cette prépondérance de l'altruisme est loin d'être assurée.

Comment si la prépondérance de l'altruisme était garanti par l'évolution, serait il nécessaire de prendre sa défense ? C'est pourtant ce que ACS estime urgent : « L'anti-humanisme théorique débouche ainsi, ou peut déboucher, sur un humanisme pratique. L'humanité n'est pas une essence, qu'il faudrait contempler, ni un absolu, qu'il faudrait vénérer : elle est une espèce, qu'il faut préserver, une histoire, qu'il faut connaître, un ensemble d'individus, qu'il faut reconnaître, enfin une valeur, qu'il faut défendre. Il s'agit de n'être pas indigne

de ce que l'humanité a fait de soi, et de nous. C'est ce que j'appelle la fidélité, qui m'importe davantage que la foi. (ACS 47) »

Ou encore après avoir rappelé conformément à sa thèse générale que « La morale, de mon point de vue, n'a pas de fondement, ni naturel ni autre, et n'en a pas besoin (ACS 108) » l'auteur poursuit en écrivant : « Il lui suffit d'exister : elle est cette part du réel que nous vivons comme supérieure au reste, et qui le juge. » Car si cette phrase veut dire quelque chose il faut bien admettre que l'homme fait partie de ce qui est jugé par la morale. Et si la morale nous juge, nous les humains d'où lui vient son autorité ? Nous saisissons ici la limite de tout matérialisme. Celui-ci peut expliquer l'origine des sentiments moraux, il ne pourra jamais rendre compte de ce phénomène du jugement moral au sens que nous venons de préciser (le fait d'être jugé moralement). Ou bien un matérialiste conséquent récusera ce jugement, ou bien il devra avouer qu'il y a quelque chose qui est supérieur à la vie et devra par conséquent se renier lui-même

Faut-il par conséquent voir avec Kant et LF dans l'action désintéressée la manifestation de la liberté et de l'exigence morale ? « L'action vraiment morale, l'action vraiment « humaine » (et il est significatif que les deux termes tendent à se recouper et que l'on dise, par exemple, d'un grand crime qu'il est « inhumain »), sera d'abord et avant tout celle qui témoigne de ce propre de l'homme qu'est la liberté entendue comme faculté d'échapper à toute détermination par une essence préalable : alors que ma nature - puisque je suis, aussi, mais non seulement, animal - me pousse en priorité, comme toute nature, à l'égoïsme (qui n'est qu'une variante de l'instinct de conservation pour moi et pour les miens, voire pour l'humanité entière), j'ai aussi, telle est du moins la première hypothèse de la morale laïque, la possibilité de m'en écarter pour agir de façon désintéressée, altruiste » (LF 230). Une telle affirmation méconnaît certains points que les recherches actuelles tout comme l'observation courante mettent en lumière : le fait qu'une certaine marge de manœuvre et un certain instinct altruiste peuvent exister dans le monde animal.

Il existe une autre possibilité pour aborder le phénomène moral dans sa spécificité. Nous avons évoqué plus haut la capacité typiquement humaine de prendre de la distance vis-à-vis de nos instincts qu'ils soient égoïstes ou altruistes, de les réguler de les utiliser ou de les réprimer. Une telle capacité est irréductible aux habitudes, inclinations, sentiments brefs à tout ce que Darwin nomme instinct. Un principe d'évaluation et de régulation est essentiellement distinct de la réalité évaluée et régulée. Il est vrai que cette capacité ne se manifeste jamais de façon séparée indépendamment de cette vie instinctive qu'elle juge et régule et sans doute la raison pour laquelle elle passe inaperçue. Par ailleurs étant en quelque sorte au point de jonction entre le principe d'évaluation (qui est d'ordre spirituel) et la réalité évaluée qui est d'ordre animal elle peut être confondue soit avec le premier comme dans l'humanisme transcendantal soit avec la seconde comme dans le matérialisme moral.

Cette capacité de l'homme à régir l'animalité correspond à ce Thomas nomme vertu. Cela apparaît qui lorsqu'il montre la différence entre la vertu et la passion. La passion dans son langage désigne à peu près ce que Darwin nomme instinct. Les passions en effet, selon Aristote et saint Thomas sont communes aux hommes et aux animaux (Ia IIae q24 a1 ad 1um). En revanche la vertu se situe à un tout autre plan que les passions. En effet « La passion est un certain mouvement du désir sensible ... la vertu en revanche n'est pas un mouvement, mais plutôt un principe du mouvement du désir, un certain habitus existant. » (Ia IIae q59 a1). Certes, l'influence de la vertu se manifeste comme un mouvement qui se situe au même plan que la passion ; mais la vertu, principe de cette influence et de ce mouvement, est d'un autre ordre : « Le mouvement de la vertu a son principe dans la raison et son terme dans le désir selon qu'il est mû par la raison. » Remarquons que Thomas ne conçoit pas la vertu comme une bonne habitude qui se situerait au même plan que la passion et les instincts. La vertu pour saint Thomas est la perception d'une réalité spirituelle qui suscite un désir spirituel. C'est parce qu'elle suscite un désir qu'elle peut agir sur les passions La vertu comprend donc deux aspects : la capacité de percevoir le bien d'une part, la capacité d'orienter le désir et donc l'action d'autre part.

## **Conclusion**

C'est dans cette capacité à gouverner l'animalité qui est en nous que je vois le propre de l'homme. Dire cela, ce n'est pas méconnaître les richesses de la vie animale. Nous pouvons reconnaître chez les animaux une certaine marge de manœuvre, une certaine forme d'intelligence, une certaine capacité à s'entr'aider, peut-être une certaine capacité à transmettre à leur progéniture un ensemble de comportements acquis. Il reste qu'avec l'homme il apparaît la capacité de percevoir une réalité spirituelle et à se comporter en fonction de celle-ci. C'est là me semble-t-il que l'on peut placer la transcendance de l'humanité.